

LA FRANCE

DE SERGE BOZON

FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 2006 - 1h42

Réalisateur :
Serge Bozon

Scénario :
Axelle Ropert

Image :
Céline Bozon

Montage :
François Quiquere

Musique :
Benjamin Esdraffo, Laurent Talon, Mehdi Zannad

Interprètes :
Sylvie Testud
(Camille)
Pascal Greggory
(Le lieutenant)
Guillaume Depardieu
(Un soldat)
Benjamin Esdraffo
(Pierre)
Bob Boisadan
(Le guitariste)
Cécile Reigher
(La sœur de Camille)
Emmanuel Levaufre
(Le fils d'Elias)
Didier Brice
(Jean)



SYNOPSIS Automne 1917. Au loin, la guerre bat son plein. A l'arrière, Camille, une jeune femme, vit au rythme des nouvelles de son mari parti au front. Mais un jour, elle reçoit une courte lettre de rupture. Bouleversée et prête à tout, elle décide de se travestir en homme pour le rejoindre. Elle se dirige vers le front, empruntant les chemins de traverse afin d'échapper à la vigilance des gendarmes. Dans une forêt, elle rencontre une petite troupe de soldats qui ne se doutent pas de sa véritable identité. Elle va les suivre, et changer ainsi de vie, découvrant au fil des jours et des nuits ce qu'elle n'aurait pu imaginer, ce que son mari ne lui avait jamais raconté et ce que ses nouveaux compagnons se garderont de lui révéler : la France.

CRITIQUE

(...) De bataille, il n'y en aura pas ou peu. C'est l'audace de ce road-movie militaire qui ne ressemble à rien de connu - quoique l'auteur très cinéphile dise s'être inspiré d'un



genre particulier, dont **Aventures en Birmanie**, de Walsh, serait l'un des fleurons. Point de tranchées ici mais la campagne, luxuriante, verte, grise, rousse, presque romantique. C'est le territoire, avec ses paysages, ses frontières, son relief, qui est à l'honneur. Le danger rôde partout malgré tout, l'ennemi n'est jamais loin. Qui sait même s'il ne menace pas le groupe de l'intérieur, épuisé et tiraillé par moments sur la conduite à suivre.

La guerre 14-18 est presque un prétexte ici pour évoquer autre chose. Par exemple ce qui soude un collectif ou un couple, et comment l'on quitte le premier pour le second. Voilà donc **La France** qui se transforme en boîte à pensées, en méditation inquiète, parfois très joueuse aussi. A quatre reprises, les soldats empoignent en effet de drôles d'instruments bricolés et poussent un genre de chansonnette hybride, bizarroïde, un peu fausse mais qui intrigue par son mélange d'archaïsme et de sophistication.

Hors de ces intermèdes très gonflés, l'originalité du film est discrète, souterraine. Elle tient à ses symboles cachés plus qu'au récit lui-même, lequel manque un peu de nerf. Que représente donc ce groupe de soldats limite vagabond ? La tentation est grande d'y voir aussi bien des militants désenchantés que des contrebandiers, une bande de cinéphiles ou un groupe de rock. Bref, une confrérie animée par une passion, une histoire ou une défaite communes. Que Bozon parvienne à

parler de tout cela et par la même occasion de son itinéraire personnel dans le cadre d'un film de guerre en fait vraiment un cinéaste à part.

Jacques Morice
Télérama - 24 novembre 2007

La France ? Elle a envie qu'on la prenne, croyait savoir Dominique de Villepin. Serge Bozon l'a prise de la plus curieuse façon, entre quatre yeux et en empruntant le registre d'une épopée intimiste (...) Au terme de **La France**, on n'en saura finalement pas beaucoup plus sur la dizaine de personnages qui composent son cortège errant et à maints égards fantôme. De bocages en sous-bois, de rivières en tranchées, de granges en belle étoile, les hommes et la femme cachée partagent le sel de la Terre, mais la terre, alentour, est en sang. Leur nomadisme incessant, la frontière toujours repoussée vers laquelle ils tendent dessinent un territoire concret et imaginaire qui est le cœur même du film, son sujet titre.

Il n'y a pas, cependant, une idée particulière de la France à l'œuvre dans **La France**. Il y en a mille, picorées dans l'immense réseau de signes, vaste polysémie infuse sous laquelle nous sommes culturellement conditionnés à identifier quelque chose de **La France**. Ses paysages, certes. Sa langue, évidemment. Mais aussi ses types humains (l'instituteur, l'ouvrier, le cadet délinquant, le vieux...), ses

techniques culinaires, ses mœurs à la fois saltimbanques et raffiniées, son savoir-vivre ensemble.

La France est aussi un film qui devrait plaire aux historiens, parce qu'il entretient une fidélité certaine à la dimension éminemment littéraire de la science historique dans ce pays. Tradition qui court au moins de Michelet à Braudel et qui donne à l'histoire de/en France sa substance spécifique. De ce point de vue, **La France** est une sorte de leçon d'histoire-géo structuraliste.

En densité de cinéma, cette leçon est magistrale. Depuis **L'Amitié et Mods**, on savait que Serge Bozon était un cinéaste authentique, très personnel et surtout d'une fraîcheur rarissime, que son dandyisme revendiqué ne pouvait expliquer à lui seul. On a avec **La France** la preuve d'une superbe maturation du metteur en scène : la vérité et l'amplitude des scènes, la forte mais délicate direction d'acteurs (Sylvie Testud, Pascal Greggory et François Négret à leur meilleur), la qualité du regard sur la nature, ses ombres et ses lumières, tout est ici signé du style d'un grand cinéaste, d'un vrai artiste en phase ascensionnelle.

Pourtant, pourtant... Est-il possible de problématiser à notre tour l'éloge de **La France** ?

Il se passe en effet que, à la palette d'impressions «françaises» composée pour son film, Serge Bozon a ajouté la touche tout aussi typique du chant puisque, dans ce pays, tout commence et finit par lui. Ses poilus errants



sont donc aussi des troubadours, qui vocalisent à la veillée, accompagnés d'instruments de fortune, de l'épinette des Vosges au moins courant choucroutophone. Quatre de ces instants lyriques viennent scander le récit et donner à ses héros la définition inattendue de cow-boys choristes.

A ce geste catégorique, inattaquable et d'ailleurs brillamment justifié par son auteur, il est très difficile d'opposer un argument motivé autrement que par le goût. Qu'il nous soit donc permis de l'exprimer tout aussi catégoriquement : autant l'audace du geste séduit, autant son exécution déçoit. Cette musique, ces chansons, ces mélodies, ces textes et du coup ces scènes-là, passent mal. Il ne s'agit pas de contester leur belle idée, mais d'en interroger la réalisation. Ce principe retenu par l'auteur faisant partie intégrante de la chair du film, il est très difficile de prétendre l'en extraire.

Néanmoins, à de nombreuses reprises, **La France** nous a fait l'effet d'un véritable petit chef-d'œuvre, que ces morceaux lésent, voire endommagent. Cela rend perplexe. Mais est-ce si grave ?

Olivier Séguret
Libération - 21 novembre 2007

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Chronic'art.com - J.-P. Tessé

En mariant deux temps (la marche égarée, la pause chantée), le film réinvente un souffle doux et

romanesque qui, bien que profondément excentrique, redonne du rouge aux joues du cinéma français, sans un coup de force, sans une balle perdue, par la simple formule d'une rêverie : balade + ballades.

Les Inrockuptibles - J.-M. Lalanne
C'est un film neuf, tranchant et, malgré sa profonde mélancolie, tout à fait jubilatoire dans sa puissance d'invention.

Positif - Elise Domenach
Bozon en fait des tonnes dans le rejet de la reconstitution historique, la théâtralisation des dialogues et des situations.

Ouest France - La rédaction
Un périple interminable, hors du temps et de la réalité. Il ne conduit nulle part, malgré Sylvie Testud et Pascal Greggory.

ENTRETIEN AVEC SERGE BOZON ET SA SŒUR, CÉLINE BOZON, DIRECTRICE DE LA PHOTOGRAPHIE

C'est a priori un film de guerre, 14-18, les poilus etc., et cependant l'ambiance générale évoque plutôt le western...

S.B. : Ce que j'aime, ce sont les films de guerre itinérants. On n'est pas sur le front où les gens se tirent dessus toute la journée, on suit une unité qui se déplace dans la nature comme dans **Aventures en Birmanie** de Raoul Walsh ou **J'ai vécu l'enfer de Corée**

de Samuel Fuller. L'ennemi survient de manière impromptue, fugace, il y a un rapport beaucoup plus flottant à la question du danger. Dans un texte, Michel Delahaye, un critique des Cahiers des années 50, a écrit à propos du film qu'il parle de ceux qui se sont perdus dans les ombres de la victoire.

La violence elle-même ne vient pas tant de l'ennemi que de l'intérieur, des Français qui cachent dans leur grange la troupe des déserteurs.

S.B. : J'ai relu pendant la préparation du film le *Trafiquant d'épaves* de Stevenson, livre que j'adore depuis des années. Stevenson raconte comment des naufragés sur une île déserte sont recueillis par un capitaine à bord de son navire. Par une suite de péripéties, les rescapés se retrouvent obligés de tuer leurs sauveurs. J'ai passé le livre à la scénariste Axelle Ropert parce que je souhaitais qu'apparaisse dans le film cette dialectique : la violence qui se retourne contre ceux qui vous viennent en aide.

La quasi-intégralité du film se déroule en extérieur, ce qui devait être particulièrement contraignant, non ?

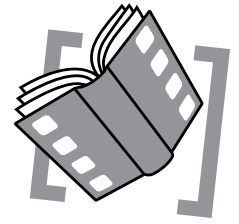
S.B. : Le matin, on se rendait sur le lieu de tournage pour décider ensemble de la mise en place des acteurs, de la caméra. Je n'avais pas de découpage tout prêt, on improvisait, et ce, en dépit de la relative lourdeur technique qu'imposait un plan de travail nous



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

obligeant à tout déplacer tous les jours. J'ai vécu pendant deux mois entre l'excitation et la panique parce qu'on ne pouvait pas perdre de temps. Trente-huit jours de tournage, 1,4 million d'euros de budget. Mais j'aime le slogan d'Alan Dwan : «Budget, tempo, speed.»

L'image du film est à la fois spectaculaire et très spécifique. Comment en avez-vous déterminé le style ?

Céline Bozon : Au début, on voulait le tourner en format A 37, c'est-à-dire le format carré qu'utilise Gus Van Sant dans ses derniers films. Finalement, il a fallu se résoudre à un format plus en usage, l'A 66. Au niveau du cadre, on s'est imposé des valeurs moyennes : jamais de plan très serré, ni ultra-large.

S.B. : Il s'agissait de trouver au niveau des plans l'unité de la troupe, une sorte de miniature-aquarium qui donne ce sentiment de petite échelle vibrante que j'adore dans la série B classique chez Dwann ou Ulmer.

Quels ont été vos partis pris pour les séquences nocturnes ?

S.B. : Je voulais sortir du clair-obscur moderniste qui veut que la nuit, quand il y a une source lumineuse, on voit ce qu'elle éclaire et tout autour il fait nuit noire.

C.B. : Les nuits sont éclairées d'une manière qui n'est pas contemporaine puisqu'il s'agissait d'imaginer, en extérieur, un type de lumière qui reproduise les nuits de studios comme celle que

l'on voit, par exemple, en ouverture de **La rivière sans retour** avec cet immense travelling sur Mitchum à cheval. C'est la nuit mais on voit l'arrière-plan baignant dans une lumière douce.

S.B. : En procédant ainsi, on a le sentiment que les paysages deviennent comme des studios de poche avec une discrète artificialité de la nature et les acteurs ont l'air de figurines à deux dimensions collées sur un à-plat.

(...) Quels sont les directeurs de la photo que vous admirez ?

C.B. : Le couple Sven Nykvist-Ingmar Bergman, Jack Cardiff [**Les Chaussons rouges**, **La Comtesse aux pieds nus**, ndlr], en France, Henry Alekan [**La Belle et la Bête**, **Les Ailes du désir**]. J'ai mis énormément de temps à aller voir des films contemporains, j'ai une cinéphilie un peu décalée à cause de ça... J'ai tendance à m'écarter du naturalisme même si le film est ancré dans une réalité prosaïque.

S.B. : Elle n'aime pas les images nettes, elle milite pour une école du flou ! (...)

Propos recueilli par Didier Péron
Libération - 21 novembre 2007

BIOGRAPHIE

Serge Bozon s'illustre davantage dans le métier d'acteur qu'il endosse à plusieurs reprises pour Jean-Paul Civeyrac, Judith Cahen,

ou même Cédric Kahn. Il réalise divers courts métrages et s'est essentiellement fait remarquer en signant en 1998 un premier long : **L'Amitié**, dans lequel il raconte la «destinée sentimentale» d'une femme qui cherche à revoir un de ses anciens amants. Il renouvelle sa collaboration avec la scénariste Axelle Ropert pour son second film **Mods** (2003), une comédie musicale dans laquelle la musique joue un rôle prépondérant et permet aux personnages d'exprimer leurs sentiments. Serge Bozon revient quatre ans plus tard, scénariste et réalisateur de **La France** (2006), une approche originale de la Première Guerre mondiale. (...) Récompensé par le Prix Jean Vigo en mai 2007, il a également été présenté à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes 2007.

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

L'Amitié	1998
Mods	2003
La France	2007

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°557/558, 561
Cahiers du cinéma n°628
Fiches du cinéma n°1867/1868, 1883/1884